
NOTES

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION

DANS LE SUD
DE LA PROVINCE D'ALGER

EN 1864

(Suite. — Voir les nos 117, 118, 119-120, 121, 122, 123, 124, 125, 126 et 127)

Les maisons de Tadjrouna, dont le ton général est gris-cendré, sont bâties en briques cuites au soleil; ces constructions, au nombre de cent environ, sont généralement solides et passablement distribuées. Les rues sont assez droites et d'une bonne largeur. Contrairement à ce qui se remarque dans les autres ksour, on n'y voit que fort peu de ces maisons ruinées pleurant leurs débris sur la voie publique. A l'intérieur, Tadjrouna est un ksar de bonne mine; c'est bien certainement ce que nous avons vu de mieux dans la province d'Oran.

Ce ksar possède une mosquée que ses murs blanchis à la chaux indiquent suffisamment à la piété des fidèles; elle ne paraît que médiocrement fréquentée, et son luxe intérieur ne doit pas être ruineux pour les Croyants.

La population de Tadjrouna passe pour avoir des mœurs d'une limpidité douteuse; elle serait, dit-on, débauchée, querelleuse,

sans respect pour la propriété d'autrui, et cette déplorable conduite, qui suscite des occasions de vengeance ou de représailles, lui mettrait trop souvent les armes à la main. A chaque instant, l'autorité du kaïd est méconnue ; la guerre est alors dans les rues, et le résultat de ces violences regrettables est toujours la mort de quelque Tadjrounien. Dans ce maudit ksar, le cadhi n'en finit pas de régler les affaires de sang.

Autrefois, les gens de Tadjrouna s'occupaient de la fabrication des éperons, des mors, des selles et des harnachements. Aujourd'hui, cette industrie y est très-languissante et sans importance.

Du temps de l'émir Abd-el-Kader, les gens de Tadjrouna, comme tous ceux des ksour qui ne cultivent pas le palmier, lui payaient l'âchour (le dixième) sur les grains qu'ils allaient acheter dans le Tell.

Tadjrouna, bien qu'en dehors du massif montagneux, faisait partie autrefois de l'aghalik du Djebel-'l-Amour ; le ksar était alors divisé en quatre fractions pouvant fournir ensemble cinquante fusils et quinze chevaux. Aujourd'hui, Tadjrouna est à la main du commandant supérieur du cercle de Géryville.

L'opération de la r'azia des orges s'exécuta à l'heure ordonnée ; les maisons marquées du signe fatal furent ouvertes par la commission et vidées des céréales qu'elles contenaient. Malgré la plus active surveillance des officiers chargés de cette mission, il ne leur fut pas possible d'empêcher les gens du ksar — les fidèles — de se livrer, par imitation peut-être, à la même besogne que la commission, c'est-à-dire de faire passer chez eux une assez grande quantité des orges des rebelles. Il serait possible que ce fût avec l'intention charitable de les leur rendre ; nous ne l'affirmerions pourtant pas.

Cette opération touchait à sa fin. Les goums et les sokhkrara ne voyaient pas avec indifférence — on le pense bien — ces nombreux sacs de céréales bien pansus, bien bouffis, leur passer effrontément sous le nez ; et bien qu'ils dussent aussi en profiter, ils eussent cependant préféré se faire leur part eux-mêmes ; et puis, il était probable que les maisons marquées de rouge ne renfermaient pas que de l'orge ou du blé, et cette pensée leur

faisait regretter encore bien plus qu'on ne leur eût pas confié cette opération de transvasement. Comme ils s'en seraient acquittés à fond !

Il est cinq heures du soir ; ils n'y peuvent plus tenir. Quelques-uns des cavaliers du goum, attirés par le fumet de la r'azia, s'approchent de la brèche de la face nord, — la porte du ksar est gardée, — et tendent le nez comme pour aspirer les parfums de beurre rance qui arrivent jusqu'à eux. Ma foi ! ils ont assez résisté : ils escaladent la brèche, et les voilà dans le ksar. L'exemple est contagieux : des groupes accourent et prennent la même direction ; le gros du goum et des requis, pensant, sans doute, que le pillage est autorisé, se ruent à l'assaut de la muraille ; à l'instar des Titans, ils se grimpent sur les épaules, sur la tête, pour atteindre les terrasses ; c'est une série de chapelets humains qui se nouent, se hissent, s'escaladent dans un désordre, un pêle-mêle, un fouillis de bernous terreux qui se confondent avec les sables amassés le long de la face attaquée. C'est pittoresque ; mais il y a erreur de la part des goums et des sokhkrara, et les gardes et les piquets se précipitent sur les assaillants pour les en avertir. Les aghas, les kaïds, les cheikhs chefs de goum sont montés à cheval et se ruent sur cette foule avide de butin, dans laquelle ils font des trouées avec le poitrail de leurs chevaux ; le bach-agma du Titheri, Ben-Yahia-ben-Aïça, également à cheval, brandit et laisse souvent tomber sa *keuzzoula* (massue) sur les têtes qui sont dans le rayon d'action de ce terrible instrument. Sous l'influence d'un avis aussi énergique, les goums reconnaissent bientôt qu'ils se sont trompés, et ils reprennent, l'oreille basse, le chemin de leur camp. Quelques-uns de ces cavaliers et requis, qui avaient déjà pénétré dans le ksar, tombent entre les mains des piquets et sont ramenés au camp, où un châtement exemplaire leur était immédiatement infligé.

Le bach-agma Ben-Yahia-ben-Aïça est une bien curieuse figure : malgré l'élévation de sa position, ce n'est point pourtant un grand seigneur ; il n'en a pas non plus les allures ; ce qui n'empêche pas, du reste, qu'il ne nous ait rendu, — tout le monde s'accorde à le dire, — d'excellents et remarquables services.

Le bach-agma Ben-Yahia paraît avoir de cinquante-cinq à

soixante ans (1); il est possesseur, comme le général Daumesnil et le maréchal de Rantzau, d'une jambe de bois qu'il n'a pas *gagnée*, je crois, de notre côté. Cette imperfection ne lui a rien ôté cependant de sa prodigieuse activité.

Ben-Yahia a tous les instincts, toutes les aptitudes de l'homme de guerre, — pas de celui de nos jours qui tue son adversaire poliment. — Ainsi, Ben-Yahia n'est pas homme à dire aux ennemis à la bataille de Fontenoy : « A vous, messieurs les Anglais ! » Ben-Yahia, dans cette circonstance, aurait plutôt tiré deux fois qu'une, s'il avait pu, et il est probable que sa conscience ne lui en aurait pas fait le moindre reproche. Ben-Yahia est donc le routier de notre moyen-âge, l'homme des aventures de guerre où la courtoisie raffinée n'a rien à voir ; ce qu'il aime par-dessus tout, — comme tous les Arabes, — c'est la guerre au butin, la r'azia avec ses ruses, ses finesses, ses stratagèmes, ses pièges, ses embûches. Du reste, si Ben-Yahia aime le butin, — il faut lui rendre cette justice, — ce n'est pas pour l'emmagasiner ; car il a toujours été grand donneur, très-généreux, et, comme conséquence de cette vertu, l'infortuné bach-agma, livré aujourd'hui aux Hébreux comme le Messie, finira par laisser entre leurs mains, sinon la vie, mais tout au moins son dernier bernous. Et puis, il faut dire encore que, s'il adore la r'azia, c'est parce qu'elle est une occasion de poudre, ce parfum des hommes de cœur.

Ben-Yahia a été bien beau autrefois, — pas à la manière d'Antinoüs, il s'en faut de beaucoup, — mais beau de la beauté des guerriers ; et les Oulad-Nâïl pourraient nous en donner des nouvelles, ceux qu'il a laissés vivants, bien entendu. Comme il était superbe à la tête des guerriers de ses goums, lorsqu'ils filaient, le corps en avant, dans leurs bernous blancs flottants, pareils à une nuée d'albatros courant sur la vague et l'effleurant à peine ! Comme il était habile à diriger une r'azia, à surprendre au saut du *frach* des douars qui le croyaient encore au diable ! Quel réveil il donnait à l'ennemi quand, avec son monde, il tourbillonnait, l'œil en feu, la narine dilatée, autour de ces tentes pleines de butin, autour des ces *âthathich* (palanquins)

(1) Nous rappelons de nouveau que ces lignes ont été écrites pendant l'expédition, c'est-à-dire en 1864.

chargés de femmes, autour de ces troupeaux chargés de graisse et de laine ! Cris des hommes, pleurs des femmes, bêlements des troupeaux, bruits de la poudre ! Quelle délicieuse et enivrante musique pour Ben-Yahia ! C'est la vie, la joie, le bonheur ! Ah ! pourquoi le Prophète a-t-il oublié ces jouissances-là dans son paradis de la chair !

Aujourd'hui que l'âge a jeté ses glaces sur les instincts virils de Ben-Yahia, il fait pourtant encore assez bonne figure à la tête d'un goum. Voyez-le assis sur sa selle à la manière de nos femmes, suivi de son porte-jambe portant gravement le membre ligneux de son maître ; voyez-le, sa massue — son bâton de commandement — à la main, filant au galop sur un cheval qui lui obéit comme s'il se sentait deux chabirs aux flancs ! Où va-t-il ? Son œil vert-foncé fouille l'espace, sa grosse lèvre lippue, marque du sensualisme, s'agite d'un frémissement nerveux comme si elle devinait une proie à dévorer, sa main serre convulsivement sa *keuzzoula* : soyez-en sûr, Ben-Yahia-ben-Aïça a senti les fumets d'une émigration, et, dès-lors, malheur aux vaincus ! car Ben-Yahia n'est pas près de revêtir sa jambe.

Ben-Yahia a les qualités et les défauts de sa race ; mais c'est un homme qui a toujours été à nous et qui ne peut être qu'à nous ; c'est un homme qui nous a rendu de signalés services, et qui a encore de la valeur, puisque le marabout Sid Mohammed-ben-Hamza a cherché à le tenter ; Ben-Yahia est, de plus, commandeur de la Légion d'Honneur. Conservons soigneusement les fidèles quand nous les trouvons, et ne laissons jamais tomber les gens que nous avons élevés, quand bien même c'eût été sans raison.

La terre de Tadjrouna nous est inclémente. Le soir du 25, une tempête épouvantable assaillait notre camp : des nuées de sable, soulevées par des courants opposés, se dressaient en trombes jaune-sale ; ces trombes se précipitaient en tournoyant à la rencontre l'une de l'autre ; elles se saisissaient corps à corps comme des lutteurs, s'étreignaient, se déroulaient, revenaient de nouveau à la charge, luttaient avec la tête dans le ciel, se pénétraient, se vissaient en terre, puis finissaient par se confondre, s'absorber, et la trombe victorieuse emportait la vaincue dans un tourbillonnement vertigineux. Malheur aux tentes que

rencontre la trombe sur son passage ! Elles sont immédiatement tordues, déracinées et emportées dans le courant. Les effets d'habillement, les papiers précieux prennent leur vol en suivant le mouvement ; c'est une débâcle, un renversement, un tohu-bohu indescriptibles. Les tentes moins sérieusement attaquées se battent néanmoins les flancs comme des lions furieux ; elles cherchent à rompre les entraves qui les retiennent au sol ; l'habitant se cramponne aux montants ; il essaie de retarder la chute de l'édifice ; mais c'est en vain : un dernier coup de vent, et l'établissement de toile s'effondre en engloutissant sa victime. Puis la tempête se calme, et l'on voit les engloutis se dépêtrer comme ils peuvent et sortir à quatre pattes de dessous les décombres.

Ce désordre des éléments s'était maintenu pendant une grande partie de la nuit du 25 au 26 ; le matin, nous étions littéralement ensevelis dans un linceul de sable, et nous pouvions nous faire une idée de ce que doivent éprouver les enterrés vivants.

L'ordre du jour du 22 mai, qui nous annonçait que nous allions enfin rencontrer l'ennemi, notre marche sur Tadjrouna où nous arrivions le 25, notre proximité des tentes des rebelles qu'on nous disait être entre El-R'açoul et Brizina, huit jours de vivres dans le sac des soldats, l'organisation, le 26, de la colonne en colonne légère, l'établissement d'un biscuit-ville à Tadjrouna où nous déposons nos bagages, tout cela n'avait pas été sans mettre un peu le feu au cœur de notre petite armée ; on y faisait bon marché des trombes, du soleil, des marches pénibles dans la halfa et dans les sables, et de l'eau salée à tous les repas : on sait bien, se disait-on, qu'il ne saurait y avoir de plaisir sans peine. Allons ! voyons de près ces Bédouins que les rapports des commandants des colonnes d'Oran disent si audacieux, si fanatiquement ardents. « Des Bédouins qui attaquent des colonnes françaises ! grommelaient les vieux Africains ; c'est nouveau, et nous voudrions bien voir cela ! Il paraît qu'ils se sont singulièrement *bravifiés* à notre contact ! Autrefois, ce n'était que de la canaille tous ces goumiers-là, et nous ne leur avons jamais fait l'honneur que de notre canne... Ils seraient donc bien changés, ajoutaient-ils d'un air de doute ! » Mais les vieux soldats, vous savez ce que c'est ! ça ne croit pas à grand'chose ; ils ne croient

même aux balles que lorsqu'ils en ont plein le corps. Quant aux jeunes, — les chauvins, — ils jalousaient tout simplement leurs camarades des colonnes d'Oran, et ils allaient jusqu'à les accuser — mais très-sérieusement — d'accaparer les ennemis pour eux seuls.

Nous pensions donc que notre colonne allait être appelée à combiner son action avec celle du général commandant la division d'Oran. Mais, pour ceux qui connaissaient le pays ou qui *potassaient* la carte, — selon l'expression des jeunes officiers, — il y avait bien quelques difficultés dans l'exécution ; car, disaient-ils, dans l'hypothèse où les tentes et les troupeaux des rebelles seraient entre El-R'açoul et Brizina, sur les eaux de Sadana, par exemple, quelle pouvait être la combinaison à mettre en œuvre pour les faire tomber entre nos mains ? Il s'en présentait deux. Commençons par dire qu'on ne pouvait atteindre ce but directement, c'est-à-dire en piquant par uné ligne droite sur Brizina ; il n'y a ni chemin, ni eau. Nous étions donc réduits à remonter vers le nord-ouest en prenant le défilé de Kheneg-el-Meleh, les points de Mokthá, de Hammouïda, de Bou-Alem, et, faisant tout-à-coup à gauche, à nous laisser tomber sur El-R'açoul. Il nous fallait quatre jours pour opérer ce mouvement qui, en supposant sa praticabilité, n'avait d'autre intérêt que de séparer les rebelles de leurs familles et de leurs biens. Il est supposable, du reste, que les tentes des insurgés ne nous auraient pas attendus, et qu'elles auraient poussé dans le sud-ouest sur El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh.

La seconde combinaison était de filer au sud sur l'ouad Zergoun, de le descendre jusqu'au r'dir d'El-Habchi, et de piquer dans l'ouest sur Brizina. Mais il fallait être sûr de trouver de l'eau dans les r'dir de l'ouad Zergoun et dans les puits d'El-Makhoukhia ou de Kert en quantité suffisante pour une colonne de près de 3,000 hommes et de 600 chevaux, sans compter les goums. D'ailleurs, les populations pouvaient encore prendre une très-grande avance sur nous, et il ne nous était guère possible de les poursuivre au-delà de trois ou quatre jours de marche de notre biscuit-ville de Tadjrouna.

Cette pointe dans l'ouest avait, en outre, l'inconvénient de permettre aux insurgés de se jeter dans notre division, — mou-

vement qu'ils avaient déjà dessiné, — pour donner la main aux rebelles du Djebel-'l-Amour; elle rendait leur liberté de manœuvre à ceux-ci, et laissait à leur disposition notre ligne de communication, la route de Laghouath, d'où nous tirions nos ravitaillements. Il était donc *trop tard* pour que notre concours, de quelque façon qu'on nous le demandât, eût quelque chance d'efficacité. Néanmoins, nous espérions encore, surtout quand nous avons appris qu'à la date du 24 mai, le général commandant la division d'Oran revenait de Kheneg-es-Souk, chassant devant lui les populations insurgées qui étaient venues faire boire leurs troupeaux à Kheneg-Azir, et les refoulant dans le massif montagneux du Ksal.

Le lendemain 27, la colonne comprit qu'il fallait renoncer à l'espoir d'opérer dans l'ouest, quand le général, en présence des difficultés et des inconvénients que soulevait le mouvement qu'il avait projeté, mouvement dont aujourd'hui le succès était plus que douteux, fit reprendre les bagages et supprimer le biscuit-ville. Du moment qu'il ne fallait plus penser à l'ouest, nous nous étions rejetés sur l'espérance de dévorer le Djebel-'l-Amour, que nous tenions sous notre griffe. Ce n'était pas de notre province; mais, ma foi, tant pis! les circonscriptions administratives doivent s'effacer devant l'intérêt général, et nous étions d'autant plus fondés à penser ainsi, que notre commandant de colonne a dit quelque part dans son livre *De la Guerre d'Afrique* : « Si le commandant d'une colonne se trouve à portée d'une tribu coupable, il doit la frapper sans hésiter, bien qu'elle n'appartienne pas à sa subdivision, et sans crainte de froisser la susceptibilité du chef dans le ressort duquel elle se trouve. Il doit avoir soin seulement de le prévenir immédiatement de ce qu'il a fait. » Du moment qu'il ne s'agit que de prévenir immédiatement, on prévient.

L'amertume qu'éprouvait la colonne en se réallourdissant de ses bagages fut adoucie par une bonne nouvelle. Dans la soirée du 27, le bruit se répandit que nos goums venaient d'avoir un succès sur les gens du Djebel-'l-Amour auprès d'Aïn-Madhi. En effet, l'ordre suivant ne tardait pas à nous mettre au courant de cette honorable affaire de guerre :

« Le général commandant la division s'empresse de porter à la connaissance de la colonne la nouvelle suivante qu'il reçoit à l'instant :

« M. le capitaine Letellier, chef du bureau arabe de Laghouath, parti ce matin à trois heures et demie du camp, avec le goum des Arbaâ, pour se rendre à la rencontre d'un convoi venant de Laghouath, sous l'escorte de 50 hommes du 1^{er} de Tirailleurs et de 50 spahis commandés par M. le capitaine Pellas, du 1^{er} de Spahis, a trouvé ce convoi attaqué, à peu de distance d'Aïn-Madhi, par une troupe de 500 révoltés du Djebel-'l-Amour. Le goum des Arbaâ, conduit avec vigueur par M. le capitaine Letellier, a chargé l'ennemi à fond et l'a mis en pleine déroute. Les insurgés ont perdu 160 hommes environ tués ou blessés, et ont laissé entre les mains de nos cavaliers 24 prisonniers, 172 fusils et un drapeau.

» Le détachement du 1^{er} Spahis, en chargeant vigoureusement l'ennemi de son côté au moment de l'arrivée du goum, a puissamment contribué au succès. Le brigadier français Ollier a été grièvement blessé de quatre coups de couteau ; un autre brigadier français, Bouïa, a eu son cheval tué ; le goum a eu deux hommes tués et un blessé.

» Le détachement du 1^{er} Tirailleurs, commandé par M. le sous-lieutenant Pierron, a montré la plus grande fermeté dans la défense du convoi, dont l'attaque avait déjà coûté 14 hommes à l'ennemi avant l'arrivée du goum.

» Cette affaire fait le plus grand honneur aux détachements du 1^{er} de Tirailleurs et du 1^{er} de Spahis, qui avaient déjà été attaqués la nuit précédente à Tadjmout par des contingents du Djebel-'l-Amour, ainsi qu'au goum des Arbaâ, qui a montré la plus grande ardeur à marcher à l'ennemi.

» Le général n'attendait pas moins de l'énergie des officiers, de la solidité des troupes, et du dévouement des goums.

» Au bivouac de Tadjrouna, le 27 mai 1864.

» *Le général de division commandant la colonne expéditionnaire,*

» Signé : YUSUF. »

En même temps que nous apprenions le succès de nos camarades, des bruits sinistres sur la situation du Tell commençaient à circuler dans le camp : on disait que les Flita s'étaient révoltés, et qu'ils avaient attaqué le poste d'Ammi-Moussa ; on ajoutait que, dans le Tell de la province d'Oran, tout craquait et s'effondrait, que le Hodhna se remuait activement : c'était une révolte générale qui se rattachait, disait-on, aux soulèvements de la Tunisie, et qui menaçait d'embraser tout le pays musulman.

Bien que nous fissions la part de l'exagération, la situation n'en paraissait pas moins assez sombre, et nous nous demandions ce que tout cela allait devenir. Il va sans dire qu'il n'y avait guère qu'un sentiment de curiosité dans notre point d'interrogation ; car, avec une colonne aussi vigoureusement composée que l'était la nôtre, nous pouvions nous flatter de traverser le Sahara assez crânement.

Nous avons vu plus haut que la colonne du général Liébert s'était portée de Tagguin sur El-Beïdha, à la pointe nord du Djebel-l-Amour, puis, de là, pendant que nous marchions sur Tadjrouna, elle avait fait un mouvement dans l'est pour couvrir Djelfa et maintenir les Oulaḍ-Nâïl. Sa présence à Aïn-el-Hadjeur n'étant plus d'un intérêt si pressant sur ce point, puisque notre pointe dans l'est de la province d'Oran ne se faisait pas et que nous revenions sur Laghouath, cette colonne pouvait sans inconvénient remonter vers le Tell, où l'appelait le Sous-Gouverneur. Aussi, à la date du 27 mai, le général commandant la division transmettait-il au général Liébert l'ordre de se porter sur Tenïet-el-Ahd par Tagguin, à journées ordinaires et sans rien forcer, pour éviter de donner l'éveil aux populations dont il avait à traverser le territoire. Sa mission était d'empêcher l'insurrection des Flita de s'étendre à l'est de l'Ouarsenis.

Le 28 mai, à trois heures et demie du matin, la colonne quittait, non sans jeter un regard de regret dans l'ouest, cet affreux pays de Tadjrouna où tout, jusqu'aux éléments, s'était ligué contre nous, et nous reprenions la route d'Aïn-Madhi, où nous devions nous rendre en un jour.

Le sol était couvert de myriades de petites sauterelles qui n'avaient plus qu'à grossir, — ce qui ne devait pas être long, —

pour compléter une nouvelle édition de la neuvième des dix plaies d'Égypte.

A trois heures, nous arrivions devant Aïn-Madhi, et nous dressions nos tentes sur notre ancien emplacement.

Une heure après notre arrivée au camp, les vainqueurs de la veille, les Arbaâ, promenaient fièrement autour des faces du bivouac, musique en tête, les dépouilles des vaincus, c'est-à-dire les armes que les rebelles du Djebel-'l-Amour avaient laissées sur le terrain du combat.

Le lendemain, 29 mai, la colonne eut encore un accès de joie : on y disait que le général Yusuf venait d'être autorisé par le Sous-Gouverneur à pénétrer dans le Djebel-'l-Amour où étaient rentrées les populations rebelles. Cette nouvelle ne fit plus un doute quand parut, dans la journée, l'ordre d'établir un biscuit-ville dans la ferme du kaïd Rian et de se former en colonne légère, c'est-à-dire de déposer les bagages et les impédiments qui ne sont pas strictement nécessaires. En effet, depuis le général jusqu'au dernier soldat, chacun en fut réduit à n'avoir pour tout toit que celui de la petite tente-abri, habitation dans laquelle on ne peut pénétrer qu'à quatre pattes ; c'est un peu moins que le bagage de l'escargot ; car enfin ce mollusque pulmoné emporte avec lui tout son établissement, tandis que nous, en ne nous chargeant que d'un côté de tente, nous ne nous donnions ce luxe qu'au quart.

Les officiers français, il faut bien l'avouer, n'ont qu'un goût médiocre pour la simplicité des colonnes légères. Il est pénible, en effet, lorsqu'on a nagé dans le confortable de la grande tente, — où l'on peut se tenir debout, — de se voir réduit à terrer, — toiler vaudrait mieux, — comme une bête fauve, dans un logis triangulaire qui n'a rien de commun avec la forme matérielle de l'homme ; et puis, en résumé, il y a là une question de dignité et de considération personnelle sur laquelle nous appelons toute l'attention des Tacconnet et des Godillot de l'avenir. Voyez-vous d'ici un officier général entrant chez lui en rampant, et faisant prendre cette position, à quelques pas de son terrier, aux ambassadeurs des nations qui viennent traiter avec lui de la paix ou de la guerre ? Mieux vaut, bien certainement, au point de

vue de cette dignité dont nous parlions tout-à-l'heure, la belle étoile ou l'ombre d'un vieux chêne — quand il y en a. — Ayons des rhumatismes, s'il le faut ; mais soyons dignes ! ou alors fréttons un mulet ou un chameau de plus, et laissons leur grande tente aux officiers (dussent-ils y être casés par chambrées de cinq ou six), et surtout aux commandants de colonnes. Du reste, selon nous, dans une colonne comme ailleurs, le bien-être matériel doit être hiérarchisé, c'est-à-dire qu'il faut que chacun, — suivant l'expression du troupier, — en ait pour son grade ou plutôt en raison de son grade ; et ceci est d'autant plus près de la logique que, dans certaines occasions que vulgairement on appelle des *coups de chien*, les petits ne viennent pas, — et nous ne leur en faisons pas un crime, — demander la part des grands.

C'est une grave erreur de croire qu'un commandant de colonne doive nécessairement, pour avoir l'estime de sa troupe, manger la même soupe et le même biscuit que ses soldats. Cela ne trompe personne que celui qui s'astreint à cette sorte de spartiatisme ; c'est absolument comme les gens qui portent perruque, et qui sont les seuls à se figurer que cela ne se voit pas. Le soldat sait bien que, lorsque son officier en est réduit là, c'est qu'il ne peut faire autrement, et il ne lui sait pas gré de cette vertu de nécessité. Il est des occasions d'un ordre plus élevé où le chef doit partager la mauvaise fortune de sa troupe et ne pas séparer son sort du sien ; nous n'avons pas besoin de les rappeler ici, et, dans l'armée française, ce devoir sacré était écrit dans le cœur des officiers bien avant que nos admirables règlements en eussent fait une prescription.

En disant que les Français n'aiment pas les colonnes légères, — et c'est la faute de la civilisation, — nous ne prétendons pas démontrer cependant que les Anglais raffolent de privations ; nous savons, au contraire, que ce système d'allègement est absolument incompatible avec l'énergie de leurs besoins. Du reste, il en est ainsi de tous les peuples à viande, — mangeurs de viande, — et personne n'ignore que la somme des exigences alimentaires croît de l'équateur au pôle comme le carré des distances. Du reste, le Français a bien vite pris son parti de sa mauvaise fortune, et dès qu'il est entraîné, il irait, — il va —

au bout du monde en caleçon avec trois figues dans sa poche ; il se rattrape en riant de sa misère. C'est cette vertu militaire qui a toujours fait notre force, et qui, — espérons-le, — la fera jusqu'à la consommation des siècles.

Nous sommes prêts ; notre colonne a la légèreté de la gazelle ; les exubérances et les superfluités de bagages ont été remises dans la ferme du kaïd Rian, et le commandement du biscuitville a été donné au capitaine Pesme, de l'État-major.

Nous sommes au 30 mai. La chaleur de l'enfer, comparée à celle qui nous enveloppe, nous serait un rafraîchissement : le nez, les oreilles des *peaux-fines* sont gratinés ; l'épluchement du nez devient, pour les blonds présents et pour ceux qui le furent, plus qu'un passe-temps ; c'est un besoin, un tic nerveux. On cite des blonds dont les chauds baisers du hâle ont changé la peau du nez jusqu'à dix-sept fois en deux mois et demi. On se rassemble pour causer et s'éplucher le nez ; il y a des clubs d'éplucheurs, et les voluptés inouïes que fait éprouver cette besogne se reflètent avec tous les signes de la béatitude sur le visage de l'épluché, surtout quand il a réussi à s'enlever une épluchure large comme un feuillet de calepin de bal. Il croit son nez paré définitivement ; mais non, il y en a toujours, et l'épluché se livre alors à des désespoirs pareils à ceux que durent éprouver les filles de Danaüs quand elles s'aperçurent que leur marmite sans fond fuyait obstinément.

L'ordre est donné ; nous partons à midi. Nous pénétrerons dans le massif du Djebel-'l-Amour par le défilé de l'ouad Er-Reddad, qui a son entrée à dix kilomètres à l'ouest d'Aïn-Madhi. Les dispositions qui devront être prises pour exécuter le passage du défilé sont communiquées aux troupes. On nous dit beaucoup de bien de la force et de la longueur de ce grand couloir d'Er-Reddad, qui nous mène au cœur du Djebel, et cela nous fait espérer que les Oulad-el-Amour auront la bonne idée de chercher à le défendre, comme ils paraissaient déterminés à le faire lors de notre marche sur Tadjrouna, et cet espoir nous soutient.

A midi, la colonne légère quittait son camp d'Aïn-Madhi et se dirigeait, en appuyant sensiblement sur la pente du versant sud du Djebel, vers une sorte d'échancrure qui s'apercevait déjà de

notre camp. Malgré l'intensité de la chaleur, l'infanterie marchait crânement et comme une troupe tout-à-fait sûre d'elle ; la satisfaction était sur toutes ces bonnes figures bronzées, et les troupiers jetaient de temps en temps un regard de tendresse sur leurs fusils. Une chose cependant nous inquiétait : c'est que, bien que nous ne fussions plus guère qu'à deux kilomètres de Foum-er-Reddad (embouchure du Reddad), aucun groupe embernoussé ne se montrait sur les mamelons qui forment la porte du défilé. Les Oulad-Yakoub, dont nous allions envahir le territoire, renonceraient-ils à nous en défendre l'entrée ? La leçon donnée, le 27, aux Ghemantha sous les murs d'Aïn-Madhi aurait-elle dégoûté les Hel-el-Amour d'une rencontre avec nous ? Nous savions bien que ces montagnards n'étaient pas précisément d'une valeur chevaleresque, puisque, à différentes reprises, ils se laissèrent r'azer dans leur pays, si favorable à la défense, par les coupeurs de route des tribus voisines ; mais on nous assurait qu'ils avaient fait si bonne figure au combat du 13 mai, sur le Haut Sidi-En-Naceur, contre la colonne du général Deligny, que nous ne doutions pas qu'ils ne fissent tous leurs efforts pour défendre leurs foyers menacés. Nous ne tardions pas, malheureusement, à nous convaincre que l'entrée du défilé n'était pas gardée. Allons, encore une déception !

Puisque la porte lui en est ouverte, la colonne pénètre dans le défilé au point où l'ouad Reddad sort de la montagne ; elle remonte le lit rocailleux et desséché de cette rivière en passant alternativement sur l'une et l'autre rive. La vallée s'encaisse, se bouleverse, s'évase, se retrécit ; c'est, à droite et à gauche, une suite de mamelons qui ne se rattachent que par leur base, disposition qui rendrait on ne peut plus pénible, s'il en était besoin, la protection de la colonne par des flanqueurs. De loin en loin, une source sourdant du pied d'un rocher vient rafraîchir la lèvre desséchée de l'ouad. Des genévriers, des térébinthes, des tamarix empanachés, des nérions en fleurs égalaient la vallée de leur ravissante verdure.

C. TRUULET.

(A suivre.)